

---

La naissance et la petite enfance en Nouvelle Angleterre à l'Époque coloniale 1630-1750

Author(s): Lucia Bergamasco-Lenarda

Reviewed work(s):

Source: *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (1954-), T. 31e, No. 3 (Jul. - Sep., 1984), pp. 377-397

Published by: [Societe d'Histoire Moderne et Contemporaine](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/20529087>

Accessed: 02/10/2012 01:33

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



*Societe d'Histoire Moderne et Contemporaine* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (1954-).

## LA NAISSANCE ET LA PETITE ENFANCE EN NOUVELLE ANGLETERRE A L'ÉPOQUE COLONIALE 1630-1750

L'étude de la condition de l'enfant constitue l'un des thèmes les plus significatifs de la nouvelle histoire sociale américaine. L'influence exercée par l'ouvrage de Philippe Ariès — traduit en anglais sous le titre de *Centuries of Childhood* — est évidente. Cependant, beaucoup d'historiens ont repris le thème de l'enfance d'une façon très originale, s'inspirant aux sciences sociales, comme l'anthropologie, la sociologie et la psychologie, plutôt qu'à la méthodologie de Philippe Ariès. En outre, ce sont les recherches locales qui ont souvent donné lieu aux contributions les plus originales sur ce sujet difficile<sup>1</sup>.

1. Philippe ARIÈS, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, 1960 ; éd. anglaise, *Centuries of Childhood: a Social History of Family Life*, New York, 1962 ;

Robert BREMMER éd., *Children and Youth in America, a Documentary History*, 3 vol., Cambridge, Mass., 1970 ;

Lloyd DE MAUSE éd., *The History of Childhood*, New York, 1974 ; De Mause est le promoteur et théoricien d'une nouvelle branche de l'historiographie américaine, la Psychohistory, dont le présupposé méthodologique consiste dans l'application des théories psychanalytiques et psychologiques à l'interprétation de l'histoire. L'ouvrage comprend deux chapitres sur l'enfance en Amérique à l'époque coloniale : Joseph E. ILLICK, *Child Rearing in 17th Century England and America*, et John WALZER, *A period of Ambivalence: 18th Century American Childhood* ;

John DEMOS, *A Little Commonwealth: Family Life in Plymouth Colony*, New York, 1970 ; son schéma interprétatif de l'expérience infantine est emprunté à la théorie du développement psychologique élaboré par Erik ERIKSON (*Identity and the Life Cycle*, New York, 1959 ; et *Childhood and Society*, New York, 1963) ; et relève de la pure hypothèse. A son avis tous les enfants de Plymouth furent élevés dans une discipline sévère et réprimés dans toute expression d'autonomie, ce qui aurait déterminé le caractère litigieux et paranoïaque des habitants de cette colonie une fois arrivés à l'âge adulte ; cf. aussi *Developmental Perspectives on the History of Childhood*, in Theodore K. RABB and Robert I. ROTBERG, *The Family in History*, New York, 1973 ;

Philip J. GREVEN jr., *The Protestant Temperament, Patterns of Child-Rearing, Religious Experience and the Self in Early America*, New York, 1977 ; à partir d'une documentation centrée sur l'expérience religieuse et pédagogique, Greven repère trois modèles distincts qui se présentent en même temps dans chaque groupe religieux et qui se perpétuent jusqu'à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le premier, le modèle évangélique, sectaire, ascétique, comportait une attitude réprimant toute expression d'autonomie chez l'enfant ; le modèle modéré, par contre, caractérisé par une piété moins extrémiste, favorisait plutôt le contrôle de la volonté de l'enfant, mais n'impliquait pas sa suppression ; le troisième, enfin, exprimé

Faire l'histoire de l'enfance est en effet problématique car, à l'exception des données démographiques, les sources primaires dont on dispose nous parlent davantage de l'attitude des adultes envers les enfants que des enfants eux-mêmes. Il faut donc essayer de discerner à travers les réactions des adultes la particularité de la condition enfantine à un moment historique donné. Cela nous oblige à tenir compte constamment des projections, des attentes et des distortions que ces attitudes comportent. Les études sur l'enfance pendant la période coloniale, parues jusqu'ici, reflètent ces difficultés méthodologiques et conceptuelles. Nous en retiendrons ce qui a trait à la naissance et à la petite enfance ; nous tenterons de sortir des approximations, des généralités et des pures hypothèses en exposant les résultats de nos propres recherches sur ce sujet.

#### LA NAISSANCE ET LA PREMIÈRE ENFANCE

Les sources à caractère personnel, tel que lettres et journaux, nous laissent des informations peu nombreuses et très fragmentaires sur les conditions de vie de la première enfance, tout en fournissant des témoignages très intéressants sur les sentiments des adultes envers les enfants. Plus souvent dans les textes de l'époque on trouve des allusions aux dangers de l'accouchement ; le pasteur John Robinson, leader religieux du groupe de Puritains qui, en 1620, fondèrent Plymouth Colony, nous en a laissé un exemple éloquent. Dans un ouvrage sur l'éducation des enfants,

par les membres de l'élite, les *genteels*, comportait une très faible attention aux problèmes de la foi et de la pédagogie ; les enfants des *genteels* étaient éduqués de façon très indulgente sinon laxiste ;

Joseph KETT, *Rites of Passage, Adolescence in America, 1790 to the Present*, New York, 1977.

Edmund S. MORGAN, *The Puritan Family, Religion and Domestic Relations in 17th Century New England*, New York, 1966, première édition, 1944 ; on y trouve deux beaux chapitres sur l'éducation et sur les rapports entre les parents et leurs enfants ;

Peter G. SLATER, *Children in the New England Mind : in Death and in Life*, Hamden, Conn., 1977 ;

David E. STANNARD, *The Puritan Way of Death : A Study in Religion Culture and Social Change*, New York, 1977 ; le chapitre 3 est consacré à l'attitude envers la mort des enfants, aussi bien qu'à l'attitude des enfants eux-mêmes devant la mort. Parmi les études locales les plus intéressantes nous nous limitons à quelques titres : Ross W. BEALES, « In Search of the Historical Child : Miniature Adulthood and Youth in Colonial New England », *American Quaterly*, octobre 1975, pp. 381-91 ;

Gerald F. MORAN, « Religious Renewal, Puritan Tribalism and the Family in 17th Century Milford, Connecticut », *William and Mary Quaterly*, April 1979, vol. XXXV, n° 2, pp. 246-47 ;

Daniel S. SMITH, « Parental Power and Marriage Patterns : an Analysis of Historical Trends in Hingham, Massachusetts », in *Journal of Marriage and Family*, August 1973, vol. XXXV, n° 3 ;

Quelques monographies parues à des périodes différentes, nous offrent encore des renseignements utiles : Alice M. EARLE, *Child Life in Colonial Days*, New York, 1899 ; Arthur W. CALHOUN, *A Social History of the American Family*, 3 vol., New York, 1917 ;

Stanford FLEMING, *Children and Puritanism : the Place of Children in the Life and Thought of the New England Churches, 1620-1847*, New Haven, Conn., 1933 ; Monica KEEFER, *American Children through their Books, 1700-1815*, Philadelphia, 1948 ; William SLOANE, *Children's Books in England and America in the 17th Century*, New York, 1955.

Robinson se livrait à des réflexions assez amères à l'égard des dangers qu'ils traversaient pour venir au monde :

They are a blessing great but dangerous. They come into the world at first with danger, both in respect of themselves, as passing sometimes from the womb to the grave, sometimes being born deformed in body ; as also in regard of the mother, the first day of their being in the world, being often her last in it<sup>2</sup>.

En quelques mots, Robinson résumait les conditions précaires dans lesquelles, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, se trouvaient les enfants à leur naissance, ainsi que le sentiment d'impuissance et d'angoisse des adultes face aux risques que couraient les mères. Tout en se référant à l'Angleterre, les considérations de Robinson valent aussi bien pour les Anglais établis en Amérique, où grossesse et accouchement furent une source de préoccupation constante et, si l'on considère l'état de la médecine de l'époque, tout à fait justifié<sup>3</sup>.

Quelques études très récentes sur les traditions qui entouraient l'accouchement dans les colonies américaines du Nord confirment la permanence des traditions anglaises. Les sages-femmes furent les uniques dépositaires de la prérogative d'assister les femmes en couches ; munies de leur seule expérience, elles ne pouvaient intervenir que de façon limitée en cas d'accouchements difficiles. En général, il semble que dans leur œuvre, elles s'en tenaient à seconder le déroulement naturel de l'accouchement. Si l'enfant se présentait par le siège, elles pouvaient cependant le retourner de façon à le faire sortir par les pieds ; mais si il était impossible de le faire sortir par quelque moyen que ce soit, elles devaient procéder à sa destruction dans le sein de la mère avec les risques et les conséquences pour l'intégrité de la femme qu'on peut bien imaginer. Le forceps ne fit son apparition qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais il demeura la prérogative des médecins mâles qui à cette époque s'introduisirent dans le champ de l'obstétrique ; leur nombre devint de plus en plus important au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, mais si leurs services furent bien accueillis, quoiqu'avec de fortes résistances au départ, ils se limitèrent aux classes aisées et moyennes des zones urbaines<sup>4</sup>.

2. « Ils sont une bénédiction grande, mais dangereuse. Tout d'abord, lors de leur venue au monde, ils mettent en danger eux-mêmes — passent parfois du sein maternel à la tombe ou naissent parfois déformés —, et leur mère, car le premier jour de leur venue au monde est souvent [pour elle] le dernier ». John ROBINSON, *Of Children and their Education* (1628), in Robert ASTHON éd., *The Works of John Robinson, Pastor of the Pilgrim Fathers*, Boston, 1851, p. 243 ; John Robinson (1575-1625) fut parmi les chefs les plus prestigieux du groupe de Puritains séparatistes qui, en 1620, fondèrent Plymouth Colony. Bien qu'étant leur pasteur et porte-parole, il ne les avait pas suivis en Nouvelle-Angleterre, où, cependant, ses ouvrages jouissaient d'un prestige et d'une popularité indiscutables.

3. Les données sur la mortalité des femmes en couches demeurent insuffisantes et incertaines. Cependant, Maris Vinovskis signale que l'espérance de vie des femmes en âge fécond est moins élevée à Salem, tout en étant, par ailleurs, proche de celle des hommes à Andover, Plymouth et Ipswich ; cf. Maris VINOVSIS, *Mortality Rates and Trends in Massachusetts before 1860*, cit., p. 212.

4. Catherine M. SHOLTEN, « On the Importance of Obstetrick Art : the Changing Customs of Childbirth in America, 1760-1825 », *William and Mary Quarterly*, july 1977, vol. XXXIV, n° 3, pp. 426-445. Judith BARRETT-LITOFF, *American Midwives 1800 th the Present*, Westport, Conn., 1978 ; Jane B. DONEGAN, *Women and Men Midwives : Medicine, Morality, and Misogyny in Early America*, Westport, Conn., 1978.

L'accouchement était un événement qui touchait la communauté féminine : la mère, les proches parentes, quelques voisines et la sage-femme offraient leur aide pratique et psychologique auprès de la femme en couche et dans la maison ; elles s'occupaient des travaux domestiques et des autres enfants, tout en offrant leur concours à la sage-femme pendant les dernières phases de l'accouchement. Leur assistance se prolongeait aussi bien pendant les premiers jours qui suivaient la naissance ; c'était donc ces femmes mêmes qui s'occupaient du nouveau-né au cours de cette première période, pendant que la mère gardait son lit, bien couverte et réchauffée à l'aide de boissons chaudes et alcooliques, et surveillée jour et nuit par crainte de possibles complications<sup>5</sup>.

Un exemple de la présence rituelle de plusieurs femmes, lors de l'accouchement, est fourni par le journal de Samuel Sewall, marchand et magistrat de Boston qui, le 13 août 1690, à l'occasion de la naissance peut-être prématurée d'une de ses filles ( sa femme était à sa neuvième grossesse) écrit : « Aucune femme n'était là, et rien n'était préparé : nous avons été pris par surprise, car ma femme ne s'y attendait qu'un mois plus tard »<sup>6</sup>.

Le journal de Ebenezer Parkman, pasteur dans le village de Westborough en Massachusetts, contient aussi des informations détaillées à ce sujet, confirmant ainsi que, un demi-siècle plus tard, la coutume était toujours bien vivante dans une communauté rurale de la Nouvelle-Angleterre. Le 26 décembre 1738, à quatre heures du matin, Parkman se précipite pour chercher la sage-femme et quelques femmes (six) qui vont rester auprès de sa femme pendant toute la journée et toute la nuit. Il s'agissait probablement d'une fausse alerte parce que le lendemain, le 27 décembre, toutes, sauf la sage-femme, retournèrent chez elles ; le 28 décembre, cependant, Parkman courra les chercher de nouveau, encore à quatre heures du matin puisque cette fois-ci sa femme en avait vraiment besoin. Le nombre de femmes qu'on jugeait nécessaire pour aider la sage-femme variait de quatre à six. Chez les Parkman, six femmes devaient représenter le nombre minimum. A la naissance de sa sixième fille, Parkman, comme d'habitude, se dépêche d'aller chercher la sage-femme et « Plusieurs autres femmes [six] que nous avons trouvées, autant qu'il était nécessaire ». Dans cette circonstance, aussi elles restèrent toute la nuit pour veiller au chevet de M<sup>me</sup> Parkman<sup>7</sup>.

5. Catherine M. SHOLTEN, *op. cit.*, pp. 432-33 ; Alan Mac FARLANE, *The Family Life of Ralph Josselin, a 17th Century Clergiman*, Cambridge University Press, Cambridge, 1970, p. 85.

6. *The Diary of Samuel Sewall, 1674-1729*, M. HALSEY THOMAS editor, 2 vol., New York, 1973, vol. I, p. 264 ; Samuel Sewall (1652-1730) né à Bishop Stoke, Hampshire en Angleterre, suivit sa famille, à l'âge de neuf ans, à Newbury en Massachusetts. En 1674, il obtint le diplôme de Master of Arts à Harvard ; après son mariage (qui dura 26 ans) avec Hannah Hull, il s'établit à Boston chez son beau-père, un riche marchand qui l'introduisit dans les affaires. A partir de 1684 il fit partie de la Court of Assistants et en 1692 il reçut la charge de juge de la Superior Court of Judicature qu'il occupa jusqu'à quelques mois avant sa mort. Il se maria trois fois, mais il eut ses quatorze enfants de son premier mariage.

7. *The Diary of Ebenezer Parkman, first part 1719-1755*, Francis G. WALLEY editor, Worcester, Massachusetts, 1974, pp. 56 et 113. Ebenezer Parkman (1703-1782) issu d'une famille humble de Boston, fut le premier pasteur qui s'établit dans le village de Westbou-

Les hommes étaient généralement exclus de la chambre de la parturiente, sauf éventuellement pour de brèves visites pendant les moments plus calmes au début de l'accouchement. Leur aide se limitait plutôt à attendre l'issue de l'événement, si possible en priant, seuls ou avec celles, parmi les femmes, qui ne pouvaient pas soutenir le stress psychologique au cas d'accouchements difficiles. C'est ainsi que Samuel Sewall passe les heures qui vont de l'arrivée de la sage-femme à la naissance de sa douzième fille, à la cuisine, en compagnie de sa belle-mère et d'un pasteur qu'ils avaient appelé pour prier avec eux. L'état de sa femme semblait bien désespéré à cette occasion — « Ma femme était dans un péril beaucoup plus grand que d'habitude », écrit Sewall, au point que sa mère même, n'arrivant pas à soutenir la vue des souffrances de sa fille, avait quitté la chambre pour se retirer en prière. Dans cette circonstance, aux femmes qui avaient fourni leur assistance, on offrit un riche dîner. On pourrait croire que cela aussi faisait partie des coutumes qui entouraient la naissance, mais dans le journal de Samuel Sewall cela ne semble se produire que dans des circonstances exceptionnelles. C'est à l'occasion de la naissance de sa quatorzième fille, qui avait encore une fois procuré la plus grande appréhension pour la vie de sa femme, qu'on trouve la seule autre allusion à ce dîner coutumier. Cette fois-ci, Sewall nous laisse mieux entendre que ce repas, apparemment réservé aux femmes seulement, faisait partie des rituels de la communauté féminine : « My wife treats her Midwife and Women : had a good dinner, Boil'd Pork, Beef, Fowls ; very good Rost-Beef, Turkey-Pye, Tarts », au menu succède la liste des dix-sept invitées<sup>8</sup>.

Dans les familles aisées, il semble qu'il était commun d'avoir recours à une nourrice pendant les premiers jours car l'on estimait, comme c'était l'opinion courante en Europe, que le lait de la femme qui venait d'accoucher n'était pas indiqué pour l'estomac des nouveau-nés<sup>9</sup>. Dans des couches sociales moins aisées, cependant, comme dans les petites communautés agricoles, une telle fonction pouvait bien être assurée par une voisine ou par une des femmes qui avait assisté la mère pendant l'accouchement<sup>10</sup>. La mère ensuite reprenait l'allaitement, ce qui pouvait se prolonger pour une période d'un an à dix-huit mois. Cette coutume resta sans doute inchangée pendant longtemps, aussi bien en Amérique qu'en Europe, bien que l'opinion des médecins à ce propos se soit radicalement transformée au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un exemple en est donné par le médecin anglais William Cadogan qui, dans un traité de puériculture de 1748 — qui connut une grande diffusion dans les colonies dès sa première

rough où il exerça son ministère de 1724 jusqu'à sa mort. Il se maria deux fois, il eut cinq enfants de sa première femme et sept de sa deuxième ; tous, sauf une petite fille décédée quelques jours après sa naissance, arrivèrent à l'âge adulte et survécurent à leur père.

8. « Ma femme régale sa sage-femme et les autres femmes : il y a eu un bon dîner, du porc bouilli, du bœuf, des volailles, du très bon rôti de bœuf, du dindon en tourte, des tartes ». Samuel SEWALL, *Diary, cit.*, vol. I, p. 324, 21 novembre 1694.

9. L'ancienne théorie médicale conseillait d'attendre vingt jours environ avant d'allaiter, puisqu'on croyait que le lait maternel ne pouvait pas être de bonne qualité s'il était sécrété en même temps que le sang de l'accouchement ; cf. J. GELIS, Mireille LAGER, Marie-France MOREL, *Entrer dans la vie, naissances et enfances dans la France traditionnelle*, Editions Gallimard-Julliard, 1978.

10. Rose Ann LOCKWOOD, « Birth, Illness and Death in 18th Century New England », *Journal of Social History*, Fall, 1978, vol. XII, n° 1, p. 122.

édition — déconseillait vivement de retarder le début de l'allaitement maternel, considérant qu'il s'agissait d'une pratique contraire aux rythmes naturels de la lactation et de la capacité du nouveau-né à téter<sup>11</sup>.

Le recours à la nourrice était de toute façon obligatoire dans tous les cas où la mère n'était pas considérée en condition d'allaiter. Les fièvres puerpérales, les maladies chroniques ou l'extrême faiblesse imposaient assez fréquemment cette pratique ; sans parler des cas d'épidémie durant lesquels trouver une nourrice devenait d'ailleurs un problème dramatique. L'allaitement artificiel au moyen de bouteilles ou à la cuillère — by the spoon — était considéré comme trop risqué, bien que l'on ait la preuve que dans certains cas il ait été pratiqué ; la mortalité infantile due à des infections gastro-intestinales était en effet tellement élevée, et de toute évidence imputable à l'alimentation, que le lait humain était sans hésitation considéré comme le seul aliment sûr pour les nouveau-nés<sup>12</sup>. Quant à l'allaitement permanent par une nourrice, on sait qu'il jouit d'une grande faveur parmi l'élite des colonies du Sud, où l'imitation du style de vie de l'aristocratie anglaise, qui recourait traditionnellement à cette pratique, favorisa sans aucun doute sa diffusion. Avec cette variante, cependant, que les nourrices pouvaient être de couleur, ce qui ne cessait d'étonner et de scandaliser les visiteurs européens. Ils s'étonnaient, en effet, que les enfants gardent une peau de couleur claire et la même physionomie ; ils étaient scandalisés de voir les rejetons des grandes familles confiés pour une opération aussi délicate, pour laquelle en Europe on multipliait les instructions, à des éléments considérés comme sous-humains et qui étaient juridiquement associés aux bétails.

Peu après son arrivée en Virginie, un jeune pasteur anglican, Jonathan Boucher écrivait aux siens :

I cannot be reconcil'd to having my Bairnes nurs'd by a Negro Wench. Seriously, that is a monstrous Fault with the people here, and surely it is the source of many Disadvantages to their children<sup>13</sup>.

En Nouvelle-Angleterre par contre, la mise en nourrice ne semblait pas bénéficier d'une grande popularité. Telle est du moins l'opinion courante des historiens de la famille américaine qui se limitent à affirmer qu'en général les enfants étaient allaités au sein maternel sans pour autant faire de distinctions chronologiques ou de distinctions de classe<sup>14</sup>.

11. Ernest CAULFIELD, « Infant Feeding in Colonial America », *Journal of Pediatrics*, 41, 673, 1952, p. 675 ; William CADOGAN, *Essay upon the Nursing and Management of Children, from their Birth to three years of Age*, London, 1748, in Robert BREMNER, *op. cit.*, p. 285, cet ouvrage jouit d'une large diffusion dans les colonies américaines dès sa première édition.

12. Ernest CAULFIELD, *op. cit.*, pp. 677-78.

13. « Je ne peux me résigner à faire allaiter mes enfants par une négresse. Franchement, c'est une faute monstrueuse chez les gens d'ici, et certainement cela doit causer maints préjudices à leurs enfants ». Julia CHERRY SPRUILL, *Women's Life and Work in the Southern Colonies*, *cit.*, p. 56 ; Ernest CAULFIELD, *op. cit.*, pp. 673-75-76.

14. John DEMOS, *Family Life in Plymouth Colony*, *cit.*, pp. 132-33 ; Edward SHORTER, *The Making of the Modern Family*, New York, 1975, p. 176 ; Joseph ILLICK, *Child Rearing in 17th Century England and America*, *cit.*, p. 325.

Il est certain que les Puritains d'Amérique, comme les Puritains anglais furent largement en faveur de l'allaitement maternel, comme il ressort de différents exemples empruntés aux ouvrages de préceptes religieux. John Robinson semblait même considérer comme évident que les mères allaitaient leurs enfants quand il écrivait : « Les enfants dans les premiers jours de leur vie retirent beaucoup de leurs bonnes mères, non seulement parce qu'ils sucent leur lait, mais aussi parce qu'ils en absorbent en quelque sorte les manières, en étant toujours auprès d'elles et en recevant d'elles leurs premières impressions. »<sup>15</sup>.

Si l'on tient compte par ailleurs de la fonction contraceptive naturelle de l'allaitement, on peut interpréter comme un indice de sa diffusion généralisée parmi la population, l'intervalle d'environ deux ans entre les naissances que les données démographiques les plus récentes ont permis de relever.

Toutefois, Ernest Caulfield a signalé depuis longtemps déjà qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle les annonces des nourrices offrant leurs prestations dans les gazettes avaient commencé à se faire plus fréquentes jusqu'à devenir une chose très commune à partir de la seconde moitié du siècle ; de même que commençait à se répandre l'habitude d'envoyer les nouveau-nés en nourrice à la campagne, en justifiant l'éloignement de la famille par l'avantage du changement d'air<sup>16</sup>.

Les indications de Caulfield permettent de lire d'une manière différente les injonctions du pasteur bostonien Cotton Mather, qui vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans deux textes adressés aux mères leur rappelait leurs devoirs spirituels envers leurs enfants et leur enjoignait de les allaiter elles-mêmes, si elles étaient en mesure de le faire, sous peine de se faire accuser de frivolité ou d'oisiveté.

Quelques années plus tard, en 1719, Benjamin Wadsworth, dans son *The Well Ordered Family*, faisait écho à Cotton Mather :

Mothers also, if able should suckle their children... Those Mothers who have milk and are so healthy as to be able to suckle them, seem very criminal and blameworthy<sup>17</sup>.

Le ton fortement réprobateur de Benjamin Wadsworth et de Cotton Mather semble suggérer que le recours systématique à la nourrice se répandait peu à peu, à cette époque, parmi les couches urbaines aisées. Par conséquent il n'est pas improbable que, tout en étant stigmatisée par les préceptes religieux, la coutume de la mise en nourrice à la campagne ou à domicile ait été gardée dans quelques familles de l'élite puritaine et qu'elle soit venue progressivement en vogue dans les couches moyennes

15. John ROBINSON, *op. cit.*, p. 243 ; Alan MAC FARLANE, *The Family Life of Ralph Josselin, cit.*, p. 86.

16. Ernest CAULFIELD, *op. cit.*, pp. 676-77.

17. « Les mères devraient aussi allaiter leurs enfants si elles le peuvent... Ces mères qui ont du lait et une bonne santé pour allaiter [et qui ne le font pas] semblent bien criminelles et dignes de reproches ». Cotton MATHER, *Ornaments for the Daughters of Zion*, Boston, 1692 ; Elizabeth in her Holy Retirement, Boston, 1710 ; Benjamin WADSWORTH, *The Well Ordered Family*, Boston, 1719, in Robert BREMNER, *op. cit.*, p. 35.



des villes ; cela au moment où la société se développa et s'enrichit au détriment de la sobriété et de la rigueur religieuses initiales.

La poussée des dents et le sevrage furent considérés comme des étapes cruciales dans le développement de l'enfant, comme en témoignent les allusions fréquentes et préoccupées qui ne cessent de revenir à ce sujet dans les lettres et les journaux de l'époque. Alice Morse Earle parle du grand nombre de charlatans qui proposaient des remèdes pour aider la dentition difficile ; elle affirme par ailleurs que de nombreux enfants en mourraient<sup>18</sup>. Bien qu'il ne soit encore possible de fournir des données certaines à ce sujet, l'appréhension dont s'accompagnait cette étape nous permet de penser qu'un certain nombre d'enfants ne réussissaient pas à en sortir indemnes d'autant plus qu'une pratique courante était de faire ouvrir la gencive pour faciliter la sortie de la dent et d'administrer des médicaments pour soigner les troubles qui se manifestaient souvent à cette période<sup>19</sup>.

Un témoignage intéressant sur les risques que couraient les enfants au cours de cette phase de leur développement nous est offert par quelques conseils sur la façon la plus adéquate de procéder au sevrage, que le Dr Lionel Chalmers fit publier en Caroline du Sud en 1776. Chalmers considérait comme une erreur fatale d'essayer de sevrer les petits enfants vers neuf ou dix mois, parce que cette période se trouvait à coïncider avec la phase délicate de la dentition : « Car, n'ayant pas encore percé toutes leurs dents et en souffrant souvent beaucoup, il faut alors leur administrer des médicaments qui ne sont pas toujours de goût agréable ; de sorte qu'il y en a qui deviennent si méfiants à l'égard de quelque chose qu'on essaye de leur donner qu'ils ne permettent pas qu'on approche de leur bouche une tasse ou même une cuillère ».

Une fois le sevrage commencé dans un moment si crucial, les enfants faisaient des difficultés pour reprendre le sein, ce qui aurait été le seul espoir de les garder en vie. Aussi beaucoup d'entre eux mouraient-ils et l'auteur lui-même reconnaissait qu'il en avait perdus plusieurs de cette manière. Il conseillait par conséquent d'attendre que la poussée des dents soit achevée avant de changer l'alimentation des nourrissons ; en outre, il recommandait d'attendre l'automne avant de procéder au sevrage puisque, indépendamment de leur constitution, la chaleur de l'été rendait les enfants plus vulnérables et plus sujets aux maladies<sup>20</sup>.

Le jour du sevrage était souvent décidé à l'avance, étant donné qu'il pouvait être effectué sans aucune gradation.

Le 2 février 1690 Samuel Sewall note : « Le petit Joseph [de dix-sept mois] prend sa dernière tétée, comme décidé, sa grand-mère le prenant ensuite dans sa chambre pour le sevrer ». Le 7 mars 1703, une inflammation mammaire de la nourrice contraignit M<sup>me</sup> Sewall à avancer de quelques jours le sevrage de la dernière-née Judith âgée de quatorze mois<sup>21</sup>.

18. Alice M. EARLE, *Child Life in Colonial Days*, cit., p. 145.

19. En 1653, le médecin anglais Robert Pannel fut le premier à conseiller l'ouverture de la gencive ; cf. Joseph ILLICK, *op. cit.*, p. 313.

20. Ernest CAULFIELD, *op. cit.*, p. 683.

21. Samuel SEWALL, *Diary*, vol. I, p. 250 et pp. 482-83.

Parfois c'était au contraire la mère qui partait pour quelques jours, pendant que le père avec l'aide des femmes de la famille s'occupait de surveiller l'opération. Telle était par exemple la méthode adoptée par Hannah Parkman, qui d'habitude en profitait pour rendre visite à des parents qui résidaient dans d'autres villages<sup>22</sup>.

Apparemment, il n'y avait pas de règles fixes qui permettaient de déterminer le moment où entreprendre le sevrage. On a vu que Lionel Chalmers parle du huitième ou neuvième mois en Caroline du Sud, tandis qu'en Virginie on laissait les esclaves de couleur allaiter jusqu'au douzième mois. En Nouvelle-Angleterre, l'allaitement pouvait même se prolonger jusqu'au dix-septième mois, quoique le peu d'exemples qui nous sont parvenus jusqu'à présent ne nous permettent pas d'avancer des généralisations<sup>23</sup>. Cependant, en associant ces exemples à l'intervalle d'environ deux ans généralement constaté entre les naissances, on peut déduire que le sevrage était entrepris quand la grossesse suivante avait atteint le point où la mère pouvait estimer dangereux de nourrir le phœtus et l'enfant en même temps.

#### MORBIDITÉ ET MORTALITÉ

Si la dentition et le sevrage représentaient des phases délicates pour la santé et la vie même des petits enfants, au point d'être mentionnés avec anxiété par les parents, les nombreuses maladies auxquelles ils étaient irrémédiablement exposés non seulement pendant la petite enfance mais aussi pendant l'adolescence, ne suscitaient pas moins d'appréhension. Bien qu'ils aient bénéficié de conditions de salubrité meilleures qu'en Europe, les colons américains ne furent pas à l'abri des maladies épidémiques et endémiques qui frappaient alors les populations européennes. L'incidence du scorbut pendant les premières générations fut élevée en raison du régime alimentaire et des famines ; le scorbut demeura endémique pendant toute la période coloniale. Un missionnaire rapportait qu'en 1726 en Nouvelle-Angleterre les gens mangeaient du bœuf et du porc salé, buvaient du cidre pendant la moitié de l'année et de la bière de mélasse pendant l'autre moitié. Quelques années plus tard un autre missionnaire rapportait que les plus pauvres mangeaient du porc salé et « indian beans » avec du pain de maïs et du lait au déjeuner et au souper. Un médecin écrivait en 1745 que le scorbut était très répandu en Amérique du Nord au point que difficilement quelqu'un y échappait et que très souvent il était confondu avec d'autres maladies<sup>24</sup>.

22. Ernest CAULFIELD, *op. cit.*, pp. 677-82 ; Alan MAC FARLANE est de l'avis qu'en Angleterre le sevrage avait lieu d'une façon graduelle, « the process was obviously a fairly gradual one, extended over several weeks », mais il ne dit pas d'où il tire une telle conclusion ; cf. *The Family Life of Ralph Josselin, cit.*, p. 88.

23. Ernest CAULFIELD, *op. cit.*, p. 674.

24. John DUFFY, *Epidemics in Colonial America*, Baton Rouge, 1953, p. 12 ; Richard SHYROCK, *Medicine and Society in America*, New York, 1960.

La variole, la rougeole et la diphtérie furent des maladies communes des deux côtés de l'océan, mais la fièvre jaune et la malaria pernicieuse furent des maladies typiquement américaines contre lesquelles les colons n'avaient aucune immunisation.

Endémique au début du XVIII<sup>e</sup> siècle dans toutes les principales villes européennes, la variole ne le fut pas cependant en Amérique, où elle apparut moins fréquemment même si, à cause de cela justement, quand une épidémie éclatait le nombre des victimes était plus important. La population en était moins immunisée, si bien qu'en Europe, il était d'opinion courante que les Américains ne résistaient pas à la variole en raison du pourcentage d'adultes qui périssaient au cours des épidémies. Cependant, les Américains la subirent moins si, pendant les épidémies les plus violentes, les taux de mortalité furent plus bas que ceux qu'on trouve en Angleterre : un sur sept à Boston pendant la très grave épidémie de 1721, soit 14 %, alors qu'en Angleterre on atteignait des taux du 18 % et même du 40 %<sup>25</sup>.

L'inoculation antivariolique fut introduite à Boston vers 1720, ce qui suscita de grandes hostilités de la part des médecins et une forte méfiance de la part des autorités.

Cotton Mather eut le courage d'être le promoteur de l'expérience. C'est au cours de la plus grave épidémie de variole, qui éclata à Boston en 1721, que Mather, se souvenant des membres de sa famille disparus dans des circonstances semblables (trois enfants et sa femme étaient morts de rougeole en 1713) demanda au docteur Zabdiel Bolyston de procéder à l'inoculation de ses propres enfants. Dès lors une violente polémique se déclencha entre les partisans et les détracteurs de l'expérience, mais au seuil de la Révolution celle-ci était désormais devenue une pratique répandue<sup>26</sup>.

Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle cependant, une maladie épidémique encore peu connue, la diphtérie, s'abattit avec une violence sans précédent sur la Nouvelle-Angleterre. Le foyer était, cette fois-ci, localisé loin des villes de la côte, qui restèrent inexplicablement épargnées par la contagion. Ce furent, en effet, surtout les villages de l'intérieur qui subirent les conséquences dévastatrices de cette maladie ; souvent précédée par une vague de rougeole, celle-ci fauchait ses victimes presque exclusivement parmi les enfants et les jeunes adolescents. A partir du mois de mai 1735, du village de Kingston dans le New Hampshire, la contagion se répandit graduellement sur toute la Nouvelle-Angleterre. On ne connaissait aucun remède efficace contre un tel fléau ; ce fut un véritable massacre des innocents. Dans certains villages la moitié de la population infantile disparut en très peu de temps ; dans d'autres on calcula que plus de 80 % des personnes frappées par la diphtérie furent des enfants de moins de dix ans. Le cas de la paroisse de Hampton Falls (New Hampshire) où vingt familles perdirent tous leurs enfants, est exemplaire. En l'espace

25. John DUFFY, *ibidem.*, p. 51.

26. John DUFFY, *ibidem.*, pp. 51-52 ; Perry MILLER, *The New England Mind, from Colony to Province*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1953, pp. 345-48.

d'une année, le village perdit deux cents personnes (sur une population de 1.200) dont le 95 % étaient des jeunes au-dessous de vingt ans<sup>27</sup>.

La diphtérie, appelée communément « Throat Distemper » était apparue une ou deux fois au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, mais sous une forme beaucoup moins grave au point d'être confondue avec la scarlatine; au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle réapparut, cette fois-ci sous la forme la plus violente, à intervalles de sept à dix ans, le temps de reformer un nouveau groupe d'enfants non immunisés assez nombreux pour qu'il puisse favoriser une nouvelle épidémie<sup>28</sup>.

Toutefois, de l'avis de Ernest Caulfield, contrairement à ce qu'on a cru pendant longtemps, ce ne furent pas les maladies épidémiques qui eurent les conséquences les plus graves pour la santé des enfants. Les maladies chroniques telles que la malaria et la dysenterie furent très répandues, elles affaiblissaient constamment la population et la rendaient donc plus vulnérable aux contagions. Il semble que, en Nouvelle-Angleterre, les mois d'août et de septembre étaient la période la plus favorable à l'éclosion de la dysenterie et que les petits enfants, les accouchées et les personnes âgées en étaient les proies les plus faciles. Ce fut plutôt cette maladie, en effet, par sa fréquence et sa diffusion, qui dépassa toutes les autres et qui décima la population infantile; quant à la diphtérie, elle attaquait les enfants qui étaient parvenus à survivre dans la petite enfance<sup>29</sup>.

Si au cours du XVII<sup>e</sup> siècle les épidémies avaient été plus rares qu'en Europe, avec l'augmentation de la population due à l'immigration et à l'accroissement démographique, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle on enregistra aussi une fréquence plus grande des épidémies et de leurs conséquences.

Pendant les deux premières générations de colons les taux de mortalité étaient restés au-dessous des taux européens; cela dans les villages de l'intérieur pourtant, puisque les villes de la côte, comme Boston et Salem, furent toujours caractérisées par une mortalité plus élevée. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle on assiste en revanche à la convergence des taux de mortalité des zones rurales et urbaines<sup>30</sup>.

Pour ce qui concerne la mortalité infantile en termes quantitatifs, d'après les études démographiques les plus récentes il semble qu'elle ait augmenté au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'exemple le plus probant nous est fourni par l'étude du village de Andover, dans le Massachusetts, où Philip Greven relève une augmentation de la mortalité infantile de 11 à 16 % pour la période 1670-1759. D'un avis plus prudent se déclare Maris Vinovskis, qui estime, d'une part, insuffisantes les séries temporelles — time series — à disposition pour la période coloniale, et qui trouve que

27. Robert BREMNER, *Children and Youth*, cit., p. 293.

28. Ernest CAULFIELD, *Some Common Diseases of Colonial Children*, Colonial Society of Massachusetts Publications, vol. XXXV, 1942-46, pp. 16-22; John DUFFY, *Epidemics*, cit., pp. 130-33.

29. Ernest CAULFIELD, *ibidem*, p. 65.

30. John B. BLAKE, *Public Health in the Town of Boston, 1630-1822*, Cambridge, Mass., 1959, Appendix II; Maris VINOVSIS, *Mortality Rates and Trends in Massachusetts before 1860*, cit., p. 212.

le contraste entre les données qu'on a repérées jusqu'ici pour Andover et Salem au XVIII<sup>e</sup> siècle est aussi un sérieux motif de questionnement ; à Salem, en effet, la mortalité infantile baisse de 31 % au XVII<sup>e</sup> siècle à 18 % au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui amène Vinovskis à se demander si l'augmentation de la mortalité infantile du XVIII<sup>e</sup> siècle est vraiment à attribuer à l'aggravation des conditions de vie de la population ou si elle n'est pas due plutôt à l'enregistrement plus scrupuleux des décès d'enfants<sup>31</sup>. Cependant, à une date plus récente, David Stannard s'est déclaré du même avis que Philip Greven. Comparant les données concernant Andover et Dedham, compte tenu de la négligence dans l'enregistrement des décès d'enfants au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, il en déduit une diminution dramatique des probabilités de survie au-delà de la première décennie pour les enfants nés au cours de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XVIII<sup>e</sup>.

Il s'agit là des villages les plus anciens, ceux qui vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient en train d'atteindre ce que James Henretta appelle la balance écologique, et qui pendant la seconde moitié du siècle seront marqués par la stagnation démographique et la migration vers d'autres zones du territoire colonial<sup>32</sup>.

#### MORTALITÉ INFANTILE : LES RÉACTIONS DES ADULTES

Au-delà de l'aspect quantitatif de la question, qui fait actuellement l'objet d'étude et de débats et qui est susceptible de subir des modifications importantes, c'est la perception des contemporains qui nous semble intéressante. A ce propos, Maris Vinovskis a signalé qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle les habitants de la Nouvelle-Angleterre surestimaient de façon extraordinaire le niveau de la mortalité dans leur société, manifestant ainsi une sensibilité marquée envers la présence de la mort<sup>33</sup>. Il est possible qu'une telle sensibilité ait pu se développer en conséquence des crises périodiques de mortalité infantile. Il ne faut pas oublier, en outre, que la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle fut une période caractérisée par de nombreuses manifestations de tension sociale et de malaise spirituel.

La montée des fortunes ainsi que l'augmentation de la mobilité sociale et géographique, stimulées par l'économie en expansion, exigeaient en effet, de la part de la population, une adaptation des schémas religieux et éthiques du Puritanisme à laquelle elle se résolvait avec une grande difficulté.

Toujours plus fréquemment les ministres du culte s'étaient trouvés dans la nécessité de consoler des âmes en grande peine et en conflit,

31. Philip GREVEN jr, *Four Generations*, cit., pp. 188-203 ; Maris VINOVSIS, *ibidem*, p. 197.

32. David E. STANNARD, *The Puritan Way of Death : A Study in Religion, Culture and Social Change*, New York, 1977, pp. 55-56 ; Rose Ann LOCKWOOD, *Birth, Illness and Death*, cit., pp. 111-112 ; James A. HENRETTA, *The Evolution of American Society*, cit., pp. 13-14.

33. Marie VINOVSIS, « Angel's Heads and Weeping Willows : Death in Early America », *Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. 86, 1976, pp. 273-302.

sans par ailleurs arriver à montrer la différence entre l'honnête activité industrielle, nécessaire à la poursuite du salut spirituel, et l'avidité dont faisaient preuve les marchands et les agriculteurs de la Nouvelle-Angleterre.

Si l'on pense que les vagues de mortalité élevée frappaient une société déjà traversée par de fortes tensions émotives, on peut mieux comprendre le sens des vagues successives de conversions qui caractérisèrent les premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui aboutirent dans les années 40 à une explosion générale d'enthousiasme religieux connue sous le nom de Great Awakening.

Il est certain, par exemple, d'après les témoignages des contemporains, que l'épidémie de diphtérie de 1735 qui, comme on a vu, frappa des enfants déjà grands, suscita un choc considérable parmi la population, ce qui contribua sûrement à entretenir un climat de désarroi spirituel et de tension religieuse<sup>34</sup>.

A propos de cette période, Ebenezer Parkman nous a laissé des notes significatives sur l'état spirituel de ses paroissiens, ainsi que sur les répercussions de la mortalité infantile dans la communauté de Westborough. A plusieurs reprises, au cours de la première moitié du siècle, la population du village est frappée par des maladies — souvent la dysenterie — qui, tout en n'étant pas parmi les plus graves, emportent néanmoins un certain nombre d'enfants. Le 5 décembre 1726, Parkman note : « Le dernier enfant de M. Forbush junior est mort subitement ce matin, de même que beaucoup de petits enfants dans les villes voisines ».

Le mois de septembre 1745 est marqué par de multiples décès d'enfants. Parkman emploie une bonne partie de son temps à visiter les malades, à porter le réconfort aux familles frappées par un deuil, à suivre les enterrements et à prier pour que Dieu détourne son regard courroucé du village de Westborough.

L'épisode du rêve de Mrs Billings paraît significatif. A l'enterrement de son troisième enfant, six jours après la mort des deux premiers, le bruit courait qu'au moment de l'enterrement on avait vu deux cercueils dans le ciel, au-dessus du cimetière. On raconte aussi que la pauvre mère, tombée malade à son tour, avait rêvé qu'on lui apportait deux cercueils : un pour son enfant et l'autre pour elle, signe que son tour était venu de mourir. Craignant que la panique ne se répande si Mrs Billings mourait, Parkman prend soin de s'assurer auprès d'elle du contenu de son rêve, il s'empresse aussitôt de rassurer ses ouailles à propos de l'apparition des cercueils dans le ciel, « ... Une telle histoire a beaucoup effrayé les gens à propos de la mort de Mrs Billings, mais j'ai répliqué que nous avons des prophéties plus sûres, etc. ». Tout de suite, il

34. Richard BUSHMAN, *From Puritan to Yankee, cit.*, p. 183 ; Philip GREVEN jr, *Four Generations, cit.*, pp. 278-79. Perry MILLER, *Jonathan Edwards and the Great Awakening, in Errand into the Wilderness*, Cambridge, Mass., 1975, p. 153 ; James A. HENRETTA, *ibidem*, pp. 129-138 ; Edwin S. GAUSTAD, *The Great Awakening in New England*, Gloucester, Mass., 1965,

continue : « Mr John Oake et Mr Jesse Brigham ont chacun un enfant très malade ; je les ai visité tous deux et ai prié avec eux ».

Dans les jours qui suivent, Parkman continue ses visites de maison en maison ; la maladie qui circule dans le village est en train de prendre des proportions épidémiques. « Messagers de maladie et de mort l'un après l'autre parmi nous » — c'est la réflexion du pasteur — « les enfants de MM. Brigham et Oakes sont morts la nuit dernière. Mrs Billings très mal. Mrs Dinah Godenow prise la nuit dernière, mais mieux aujourd'hui... »<sup>35</sup>.

Si l'on rapporte ici l'épisode du rêve de Mrs Billings, c'est parce que, à mon avis, il constitue un des rares témoignages de l'attitude et des sentiments des femmes envers la perte de leurs enfants qu'on peut repérer dans cette période. Généralement, les documents personnels les plus complets dont on dispose, les journaux en particuliers, nous révèlent essentiellement les sentiments paternels. Ce que les femmes éprouvaient et la façon dont elles réagissaient dans ces circonstances demeure encore, en grande partie, obscur.

Cependant, une information concernant l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle, apparue récemment dans un ouvrage sur la famille, projette une lumière singulière sur cet aspect de la maternité. Il semble, en effet, que les femmes anglaises du début du XVII<sup>e</sup> siècle avaient recours aux « soins » d'un certain révérend Richard Napier, que Lawrence Stone appelle « Psychological practitioner », pour guérir du tramatisme provoqué par la mort de leurs enfants<sup>36</sup>.

Malheureusement, on n'est pas encore en mesure de savoir comment le révérend Napier soignait ses patientes, si c'était par la prière, par exemple, ou bien par d'autres moyens. On peut supposer toutefois, qu'en Angleterre comme en Amérique, il ne restait aux femmes d'autres recours que de chercher réconfort dans la religion pour faire face aux difficultés et aux chagrins que comportait l'expérience de la maternité à cette époque.

D'ailleurs, cette expérience a été mise récemment en relation avec l'augmentation progressive de la participation des femmes à la vie religieuse qui se produisit en Nouvelle-Angleterre vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup>.

La chose n'était pas passée inaperçue aux yeux des contemporains. Déjà Cotton Mather observait en 1692 qu'il y avait beaucoup plus de femmes à l'église que d'hommes, et que cela était dû probablement aux difficultés venant de leur condition de soumission aussi bien que de la maternité, si bien que leur faiblesse se transformait en une plus grande disposition spirituelle à la piété et à la dévotion<sup>38</sup>.

35. Ebenezer PARKMAN, *Diary*, pp. 123-24.

36. Lawrence STONE, *The Family, Sex and Marriage in England, 1500 to 1800*, New York, 1977, p. 114.

37. Gerald Francis MORAN, « Religious Renewal, Puritan Tribalism and the Family in 17th Century Milford, Connecticut », *William and Mary Quarterly*, April 1979, vol. XXXV, n° 2, pp. 246-47.

38. Cotton MATHER, *Ornaments for the Daughters of Zion*, cit., pp. 44-45, où il affirme que : « Il y a bien plus de femmes pieuses que d'hommes dans le monde. Dans une

Si au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle se produisirent des crises de mortalité particulièrement aiguës, cependant la perte d'enfants en bas âge avait également été une caractéristique de la vie familiale pendant le XVII<sup>e</sup> siècle.

Dans les journaux des Puritains de l'époque, l'anxiété pour le sort des enfants quand survenaient les épidémies ou en cas de maladie apparaissait avec une évidence parfois dramatique ; même si les sentiments d'angoisse et de frustration exprimés au cours de la maladie débouchent à la fin sur des expressions de résignation devant la mort.

Cotton Mather en fournit un exemple quand, au cours de l'épidémie de rougeole de 1713 il perdit, comme on a vu, trois enfants, sa femme et une jeune servante en deux semaines :

The Measles coming into the town, it is likely to be a time of Sickness, and much Trouble in the Families of the Neighbourhood... The apprehension of a very deep Share, that my Family may expect in the common Calamity of the spreading measles, will oblige me to be much in pleading the Great Family Sacrifice that so the Wrath of Heaven may inflict no sad thing on my Family <sup>39</sup>.

A cette occasion, Mather révèle sans aucune réserve sa prédilection pour la petite Jerusha, âgée de deux ans et sept mois, à l'éducation spirituelle de laquelle il avait consacré des soins particuliers et qui semblait le récompenser en lui manifestant une dévotion filiale particulière et une piété religieuse précoce. C'est avec beaucoup plus d'angoisse et de désespoir qu'il décrit l'évolution des signes de la maladie et de l'approche de la mort dans cette petite fille :

...Oh! the Trial which I am this day called unto in the threatening, the dying Circumstances of my dear little Jerusha! The resignation, with which I am to offer up that Sacrifice! Father lett that Cup pass from me, nevertheless <sup>40</sup>.

Plus avant, sans commentaires, il ajoute : « les deux nouveaux-nés sont languissants dans les bras de la Mort ». Dans les jours qui suivent, l'agonie et les supplications continuent pour que « ce » sacrifice lui soit épargné :

November 20, 1713, little Martha died, about ten a clock, A.M., I am again called unto the Sacrifice of my dear, dear Jerusha. I begg'd, I begg'd, that such a bitter Cup, as the Death of that lovely child, might pass from me. Nevertheless! My glorious Lord, brought me to glorify Him, with the most submissive Resignation <sup>41</sup>.

congrégation où il y a de 300 à 400 communicants, il n'a qu'un peu plus de 100 hommes. Tout le reste ce sont des femmes... il semble que la malédiction de leur fardeau — aussi bien que la sujétion à laquelle le peuple féminin est voué que l'enfantement — a été pour elle une occasion supplémentaire de dévotion profonde ».

39. « La rougeole se répandant dans la ville, il est vraisemblable qu'il va y avoir un temps de maladie et de malheur dans les familles du voisinage... L'appréhension que ma famille puisse payer un lourd tribut au malheur commun va m'obliger à invoquer le sacrifice de la Sainte Famille pour que la colère du ciel n'inflige aucun mal à ma famille. »

40. « ...Oh! l'épreuve à laquelle m'appelle aujourd'hui l'état menaçant, l'état d'agonie de ma chère petite Jerusha! La résignation avec laquelle je dois offrir ce sacrifice! Père, s'il est possible que cette coupe s'éloigne de moi, néanmoins! »

41. « 20 Novembre, 1713, la petite Martha est morte à 10 heures du matin environ. Une fois de plus on m'appelle au sacrifice de ma chère, chère Jerusha. J'ai supplé, supplié, que cette coupe amère, la mort de cet enfant adorable, soit éloigné de moi. Pourtant! Mon Dieu glorieux m'a amené à le glorifier avec la plus humble résignation. »



Le jour même qu'il note sans commentaires l'enterrement des deux autres petits, Mather annonce l'heure et les circonstances de la mort de sa « lovely Jerusha » :

November 21, 1713. This day I attended the Funeral of my two: Eleazar and Martha. Betwix 9 h and 10 h at night, my lovely Jerusha Expired. She was two years and about seven months old. Just before she died she asked me to pray with her, which I did, with a distressed but resigning Soul; and I gave her up unto the Lord. The minute that she died she said that she would go to Jesus Christ. She had lain speechless, many hours. But in her last moments, her speech returned a little to her. Lord, I am oppressed, undertake for me! <sup>42</sup>.

Le lendemain, il écrira que maintenant sa famille est restée vide de petits enfants et que cela l'obligera à se consacrer avec plus de soins et plus de dévotion à l'éducation des autres <sup>43</sup>.

Quelques semaines plus tard, cependant, il note le calme et l'apaisement de la maison désertée. Le 6 décembre il écrivait : « l'atmosphère paisible, aisée, ainsi que le manque d'empressement, qui règnent en famille maintenant (à cause de faits douloureux) m'offrent une nouvelle occasion d'examiner mes enfants chaque soir... ». Cette remarque est d'autant plus intéressante que, si d'un côté, elle nous révèle les dynamiques de défense psychologique de l'auteur envers un deuil si grave, d'autre part, elle nous fournit un témoignage éloquent de l'esprit religieux de l'époque et de comment il déterminait l'attitude des adultes devant la mort des enfants. En effet, Mather déplorait la mort de sa fille pour lui-même et non pour elle; ensuite, il essayait de justifier comme il pouvait la décision du Seigneur. Son âme est maintenant apaisée et il peut considérer la perte de ses bien-aimés — « my Desirables » — comme un sacrifice qui plaît à Dieu : « Mon Dieu m'a aidé, à ce moment, à lui offrir des sacrifices qui lui étaient bien agréables ».

Le journal de Samuel Sewall est également parsemé d'annotations concernant la santé de ses enfants, grands et petits. Plus mondain et plus doué de sens pratique que le verbeux et introspectif Cotton Mather, Sewall n'en est pas pour autant moins pieux. Contrairement à Mather il montre

42. « 21 Novembre, 1713. Aujourd'hui j'ai assisté à l'enterrement de mes deux Eleazar et Martha. Entre 9 heures et 10 heures du soir mon adorable Jerusha a expiré. Avant même de mourir elle m'a demandé de prier avec elle, ce que j'ai fait, avec l'âme affligé mais résignée; et je l'ai offerte au Seigneur. Le moment même où elle mourut elle dit qu'elle allait à Jésus Christ. Elle était restée sans parole pendant plusieurs heures. Mais dans ses derniers moments la parole lui revint un peu. Seigneur, je suis accablé, soulage moi ! »

43. Cotton MATHIER, *Diary, 1681-1724*, 2 vol., Frederic Ungar Publishing co., New York, 1957, vol. II, p. 268. Cotton Mather (1663-1728), né à Boston, où il vécut jusqu'à sa mort, était fils et petit-fils de pasteurs éminents. Il fut pasteur lui aussi et par ses sermons et ses très nombreux ouvrages il se préoccupa constamment de fournir son avis et ses conseils sur la vie religieuse et quotidienne, ainsi que sur la vie familiale et l'éducation des enfants. Il se maria trois fois. Il eut neuf enfants de son premier mariage et six de son deuxième; huit moururent en bas âge, d'autres à l'âge de vingt ans environ. A sa mort deux de ses enfants seulement étaient vivants.

Cf. Kenneth SILVERMAN, *Selected Letters of Cotton Mather*, Baton Rouge, 1971, pp. 125-140  
Robert MIDDLEKAUFF, *The Mathers: Three Generations of Puritan Intellectuals, 1596-1728*, London & New York, 1971.

une attitude constante envers la mort de ses enfants. Quand les symptômes du mal s'aggravent, il exprime son anxiété et sa préoccupation, il prend des initiatives (la plupart du temps il fait appel à des amis pasteurs pour qu'ils viennent prier auprès de l'enfant) même si, parfois, surtout quand il s'agit de nourrissons il semble se résigner rapidement à la fatalité.

Les enfants Sewall furent tous de santé fragile et presque tous ceux qui moururent, souffrirent de crises convulsives violentes. Le jour même de l'enterrement du petit Henry, âgé de deux semaines, il note une énième crise de Hull, âgé d'un an et demi, « Wave upon wave » ; un pasteur est en prière auprès de l'enfant ; pendant quelques jours, Sewall note chaque attaque de la maladie. Cet enfant mourra lui aussi, mais chez ses grands-parents, à Newbury, où on l'avait envoyé en espérant qu'un changement d'air lui serait profitable. L'éloignement, peut-être inconsciemment souhaité, semble avoir provoqué chez Sewall un certain détachement émotif ; il se limite dans son journal à rapporter la nouvelle de la mort de Hull sans aucun autre commentaire. A partir de 1685, alors que la mère avait déjà donné naissance à six enfants, Sewall en voit mourir six autres en dix ans seulement<sup>44</sup>. Il faudrait analyser de façon plus approfondie le fait que l'attention de Sewall se porte en ces circonstances, sur ses enfants plutôt que sur sa femme dont les réactions ne sont jamais mentionnées. La douleur de la mère est peut-être entendue comme une chose évidente, ou peut-être Sewall ne veut-il pas, par un sentiment de pudeur, se mêler d'exprimer la douleur d'un adulte.

Les autres enfants participent aux funérailles. Dans la description que Sewall, selon son habitude, donne des participants à la cérémonie il s'attarde à décrire leurs réactions. A l'enterrement du petit Stephen, âgé de six mois, les enfants sont désespérés, il essaye de parler à chacun d'eux, mais il a du mal à les calmer. C'est auprès de ses enfants que Sewall semble chercher un réconfort. C'est à eux qu'il demande de lire chacun un passage des Psaumes pendant l'enterrement et à la maison, comme si le cercle de la famille se resserrait dans la prière autour des enfants survivants.

Dans les jours qui suivent l'enterrement, cependant, Sewall ne parle plus de l'enfant défunt ; généralement, il recommence à noter les faits et les occupations divers concernant sa vie professionnelle et sociale, laissant, en quelque sorte le deuil derrière lui. Il en ira tout autrement à la mort d'une de ses filles, son douzième enfant. Dans cette circonstance la douleur de Sewall semble ne pas trouver de réconfort et ressort pendant plusieurs jours à travers les pages du journal.

Déjà, à la naissance de cet enfant, Sewall s'était attardé à lui choisir un nom convenable. Un ami lui avait suggéré de l'appeler Sarah, qui, en

44. Samuel SEWALL, *Diary*, vol. I, p. 117 ; les Sewall furent aussi frappés sans arrêt par la mort de leurs enfants. Des quatorze enfants nés au cours du premier mariage, cinq moururent âgés seulement de quelques semaines, l'un fut mort-né (mais Sewall le compte dans la liste de ses enfants comme s'il était né vivant), trois moururent au cours de leur deuxième année et trois à l'âge adulte ; par la suite la famille dut faire face à la mort de dix des petits-enfants nés des cinq enfants qui étaient parvenus à l'âge adulte.

hébreu, signifie aussi Dame, en l'exortant à faire d'elle, un jour, une grande dame. Après quelques hésitations, Sewall se décida à lui donner ce nom : « I was struggling whether to call her Sarah or Mehetabel, but when I saw Sarah standing in the Scriptures... I resolved on that side. Also Mother Sewall had a sister Sarah ; and none of my sisters of that name. »<sup>45</sup> Deux ans après, le 23 décembre 1696, elle mourrait elle aussi ; « Poor little Sarah » expira dans les bras de sa nourrice, en l'absence de ses parents. Ce n'était pas la première fois que cela arrivait, d'autres enfants étaient déjà morts dans les bras de leur nourrice, mais cette fois-là la douleur de Sewall semble se teinter d'un sentiment de culpabilité :

... This day I remove poor little Sarah into my Bed-Chamber where about Break of day Dec. 23 she gives up the Ghost in Nurse Cowell's Arms. Born, Nov. 21 1694. Neither I nor my wife were by: Nurse not expecting so sudden a change, and having promis'd to call us. I thought of Christ's Words, could you not watch with me one hour ! and would fain have sat up with her...<sup>46</sup>.

Lisant un passage du Deutéronome, il se reproche de ne pas avoir été assez tendre et attentif avec sa fille et de ne pas s'être suffisamment consacré à la poursuite de son salut. Aux funérailles, les frères et les sœurs lisent chacun un passage des Psaumes. Peu avant la cérémonie, Sewall se rend sur le tombeau de famille, il y contemple le lieu où gisent ses parents et ses autres enfants. Il décide de faire placer sa fille Sarah aux pieds de sa grand-mère paternelle. Il termine sa visite dans un esprit de résignation : « Ayant dit : Dieu sait qui sera le prochain à y être amené, je m'en allai ». Mais les jours suivants la douleur de Sewall paraît inconsolable. Il prie pour que Dieu répare la perte de sa fille et de ses autres enfants en lui en envoyant un autre :

God helped me to pray more than ordinarily, that He would make up our Loss in the burial of our little daughter and other children, and that would give us a Child to Serve Him, pleading with Him as the Institutor of Marriage and Author of every good work<sup>47</sup>.

Peu de jours après, le 14 janvier 1697, dans une brève note sans aucun commentaire il annoncera l'accomplissement du geste qui le rendra célèbre

45. « Je me demandais si j'allais la nommer Sarah ou Mehetabel, mais lorsque j'ai vu Sarah se dresser dans les Écritures... cela m'a résolu en sa faveur. En plus, ma mère avait une sœur du nom de Sarah et aucune de mes sœurs ne porte ce nom ». *Ibidem*, vol. I, p. 324 ; les noms qu'on donnait aux enfants étaient assez révélateurs des aspirations que les parents nourrissaient pour eux. Sewall avait appelé Joseph son neuvième enfant « in hopes of the accomplishment of the Prophecy », vol. I, p. 175. *Delivrance, Moremercy, Hopestill, Increase, Reliance, Waitstill*, ce sont des noms que les Puritains de la Nouvelle-Angleterre donnaient assez souvent à leurs enfants.

46. « Aujourd'hui je déplace la pauvre petite Sarah dans ma chambre à coucher, où, vers le lever du jour 23 Décembre elle rend l'âme dans les bras de sa nourrice [Mme] Cowell. Née le 21 Novembre 1694. Ni moi ni ma femme n'étions là : la nourrice, qui nous avait promis de nous appeler, ne s'attendant pas à un changement si soudain. J'ai pensé aux paroles du Christ, vous n'avez pas pu veiller avec moi une heure ! Et j'aurais volontiers veillé auprès d'elle... »

47. « Dieu m'a aidé à prier plus que d'habitude, pour qu'il comble la perte de notre petite fille et de nos autres enfants, et pour qu'il nous envoie un enfant pour le servir, l'invoquant comme le fondateur du mariage et l'Auteur de toute bonne œuvre. »

dans l'histoire de la Nouvelle-Angleterre, le désaveu public — à l'occasion d'une journée de pénitence proclamée par les autorités du Massachusetts — de sa participation aux procès de sorcellerie de Salem.

Ce n'est pas à mon avis une coïncidence qu'un geste aussi retentissant ait eu lieu un mois après la mort de cet enfant. Un passage des *Écritures* lu par son fils Sam la veille de l'enterrement avait retourné le couteau dans la plaie, pourtant déjà vieille de cinq ans : « Sam me récite en latin Math. 12, du 16<sup>e</sup> à la fin du 12<sup>e</sup>. Le 7<sup>e</sup> verset me fit venir à l'esprit d'une façon terrible la tragédie de Salem (*Quod si nossetis quid sit, misericordiam volo, et non sacrificium, non condemnassetis in culpabiles*). »<sup>48</sup> Le sentiment de culpabilité devant le sacrifice d'innocents semble avoir mûri au cours des années et se confondre avec le sentiment de culpabilité et d'impuissance à l'égard de la survie des enfants et à leur sort. Par ailleurs, chez les Puritains de la Nouvelle-Angleterre, la conviction que toutes les calamités et les malheurs étaient des manifestations de la colère divine était bien enracinée, comme la certitude que les fautes des parents rejailissaient sur les enfants. Samuel Sewall, comme Cotton Mather devant les malheurs qui arrivaient à ses enfants, semble interpréter la succession de décès qui frappe sa famille comme des signes du châtement de Dieu pour ses propres fautes. Son désaveu, un bref discours qu'il fit lire par un pasteur éminent de ses amis, commence par ces mots :

Samuel Sewall, sensible of the reiterated strokes of God upon himself and family; and being sensible, as to the Guilt contracted, upon the opening of the late Commission of Over and Terminer at Salem...<sup>49</sup>.

Aucun autre commentaire n'apparaît dans le journal sur cet épisode. Une fois la *catharsis* accomplie, le ton des annotations semble redevenir serein et Sewall reprend ses notations des faits de sa vie quotidienne avec sa concision habituelle. Quand six ans après sa femme donna naissance à leur dernière fille, de façon très réaliste il montrera le plus grand intérêt pour l'état de santé de sa compagne, qui avait désormais

48. *Ibidem*, pp. 363-64.

49. « Samuel Sewall, sensible aux coups réitérés de Dieu sur lui-même et sur sa famille ; sensible aussi, à la culpabilité qu'il a contractée à l'ouverture de la Commission d'Oyer et de Terminer à Salem ». *Ibidem*, pp. 365-66 ; le 5 mai 1692, Sewall fut chargé, avec cinq autres membres du Conseil du gouverneur, de siéger au procès pour sorcellerie ouvert quelques semaines auparavant par des magistrats locaux. Avant la fin de l'été dix-neuf condamnés, clamant jusqu'à la fin leur innocence, avaient été pendus, alors qu'en Nouvelle-Angleterre une jurisprudence bizarre voulait que le condamné passant aux aveux échappe à la peine de mort. Pendant l'automne et l'hiver 1696-97 un sentiment de désarroi et de l'imminence d'une catastrophe se répandit parmi la population. On n'avait jamais vu d'hiver aussi rigoureux, ni autant de pertes dans les commerces ; le prix des grains avait aussi atteint un niveau sans précédent. Les épidémies, les attaques des Indiens et l'échec de l'expédition contre les Français semblaient manifestement le signe de la colère de Dieu. La population n'avait pas oublié la tragédie de Salem, qui pesait lourdement sur la conscience de tout le monde. C'est donc en réponse à une exigence générale d'expiation que les autorités proclamèrent une journée de jeûne et de pénitence. Pour l'attitude de Sewall lors du procès cf. Theodore B. STRANDNESS, *Samuel Sewall, a Puritan Portrait*, Michigan University Press, 1967, pp. 71-76 ; pour l'épisode de sorcellerie à Salem, Paul BOYER and Stephen NISSENBAUM, *Salem Possessed : the Social Origins of Witchcraft*, Cambridge, Mass., 1974 ; Marion Lena STARKEY, *The Devil in Massachusetts*, New York, 1949.

atteint l'âge de quarante-deux ans, se réjouissant et rendant grâce à Dieu de ce qu'elle avait pu mener sa grossesse à son terme malgré de grandes souffrances, et souhaitant que le moment soit enfin venu pour elle de cesser d'avoir des enfants<sup>50</sup>

Pour la période qu'on a examinée ici — la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et la première moitié du xviii<sup>e</sup> — il nous semble que tout ce qui a trait à la naissance et aux soins donnés à la première enfance s'inscrit dans un temps de longue durée. Il est difficile de repérer des changements de relief. L'enfant à sa naissance était accueilli comme une preuve de la volonté, sinon de la bénédiction, divine, et en tant que tel accepté et aimé. Mais il n'est pas facile de savoir comment on l'élevait ; le quotidien, la normalité ne sont pas mentionnés. Par contre, c'est l'événement troublant qu'on rapporte, un sevrage difficile, un accident, une maladie, la mort de l'enfant. En définitive, c'est l'attitude devant la mort qu'on a plus analysée ici. Toutefois les témoignages qu'on a présentés à ce sujet sont de qualité différente ; individuels ceux du xvii<sup>e</sup> siècle, exprimant les sentiments des pères envers leurs propres enfants ; tandis que ce qui m'a paru le plus intéressant dans le journal de Parkman, c'est sa description de la vie d'une communauté entière, outre les renseignements qu'il fournit sur sa propre famille.

L'anxiété devant le danger, le recours à la prière, la résignation devant la mort de l'enfant, me semblent les éléments constants qui ressortent des témoignages du xvii<sup>e</sup> siècle. Il est possible aussi d'y repérer une souffrance moindre ou bien une censure plus forte devant la mort des nourrissons. Dans le journal de Parkman c'est plutôt le désarroi d'un village entier face aux épidémies qui ressort d'une façon dramatique. C'est aussi dans ce contexte choral que l'épisode de M. Billings prend un relief particulier. Il s'agit d'un drame individuel qui se répercute sur une communauté déjà sensibilisée à la présence de la mort et qui risque de devenir un drame collectif. On pourrait lire cet épisode comme un témoignage — il y en a d'autres dans le journal de Parkman — de l'augmentation de la mortalité infantile qui aurait eu lieu vers la moitié du xviii<sup>e</sup> siècle. Il nous faudrait des témoignages plus nombreux, concernant les zones urbaines et rurales, afin de pouvoir détecter la continuité et le changement d'attitude devant la mort des enfants. J'avancerais toutefois l'hypothèse que les New Englanders du xviii<sup>e</sup> siècle auraient pu se résigner plus difficilement que ceux du xvii<sup>e</sup> aux morts multiples et concentrées dans le temps comme cela a été le cas pendant les épidémies de diphtérie. L'épisode de M. Billings me semble en effet un indice dans ce sens. Encore un mot sur les journaux qu'on vient de présenter. Si l'on a rapporté ici ces témoignages, c'est qu'ils nous semblent particulièrement éloquents quant aux sentiments des auteurs. Cependant, en tant que membres de l'élite religieuse, ils ne représentent probablement pas l'attitude de la majorité de la population. Il serait intéressant de voir comment les gens qui ne faisaient pas partie du cercle restreint des « elected » (ceux qui

50. Samuel SEWALL, *ibidem*, p. 459.

avaient accès aux sacrements après avoir prouvé leur conversion) réagissaient aux naissances aussi bien qu'aux décès multiples de leurs enfants. J'ai l'impression, en effet, que l'adhésion à un *credo* religieux — surtout dans la religion réformée — est aussi déterminant que l'appartenance à une classe sociale pour ce qui concerne l'attitude envers l'enfance<sup>47</sup>. Inutile de dire qu'ils nous manquent aussi les témoignages de la population féminine. D'autant plus intéressants que c'étaient les femmes, comme on l'a vu, qui gardaient vivante la piété religieuse dans cette période et qui étaient auprès des enfants pendant les premières années de vie. Les rapports mères-enfants font l'objet de nos recherches actuelles. Tout ce qu'on peut dire jusqu'ici, c'est qu'il s'agit d'une recherche difficile et laborieuse, car les femmes de cette période nous ont laissé très peu de témoignages directs. Toutefois, quelques-unes des études qu'on a citées au cours de ce travail — sur la naissance, la mise en nourrice, les divorces — nous prouvent que, malgré certaines limites, il est possible d'apporter des éléments nouveaux pour l'histoire de la famille et de l'enfance en Nouvelle-Angleterre à l'époque coloniale.

LUCIA BERGAMASCO-LENARDA,  
*E.H.E.S.S., Paris.*